

Georges Froccia

La fin et alors... ?

Dans la mythologie grecque, Zeus met fin au désordre, au chaos distillé par son père Cronos qui engloutissait ses enfants dès leur naissance. Il relègue Cronos dans les fin fonds de la terre et les hommes pourront ainsi sauvegarder leurs progénitures. Progénitures, qui seront bien évidemment et malgré tout englouties par Cronos mais en temps voulu après qu'ils aient eu le temps de vivre dans l'ordonnance familiale proposée en exemple par l'Olympe.

La mort en son temps, la mort en solitaire aussi, sans dieu ni foi, chez les grecs, comme Ulysse l'avait choisie en refusant l'offrande de Calypso qui lui proposait l'immortalité.

Mort sans foi ni dieu mais la mort avec une descendance, et pour les meilleurs, la mort avec la gloire comme pour tous les héros grecs de l'antiquité, Achille, Hector et bien d'autres encore.

Nous n'en sommes pas loin du tout de cet ordre là.

LE PSYCHANALYSTE, L'ANALYSANT(E) ET LA MORT. ORDRE ET DÉSORDRES

La lecture des derniers séminaires de Lacan, du *Sinthome* de 1975 à *Dissolution* de 1980 m'a permis de trouver des pistes et des éclairages pertinents lorsqu'il est question de la fin, de cette fin particulière parmi les autres fins et qui ne fait pas d'exceptions, cette mort qui concerne tous les vivants.

Quelle place, quel discours le psychanalyste peut-il tenir dans sa pratique lorsqu'il écoute parler la mort ?

D'ailleurs, durant la cure analytique et durant toute notre vie, nous les sujets noués au langage, parlons nous d'autre chose que de la mort et le psychanalyste n'est-il pas l'un des spécialistes de la mort, même si cette mort est soigneusement cachée par une multitude de voiles ?

Il y a bien des années un enfant de huit ans m'avait été adressé pour une inadaptation scolaire due à une passivité globale. Leçons, devoirs, affaires de classe étaient régulièrement oubliés, la participation aux jeux gentiment rejetée. Sur un terrain de sport, il s'accroupissait et faisait glisser la terre fine du sol entre ses doigts. Doublement de classe malgré le soutien assidu des parents. Il n'avait aucun problème de santé et pourtant sa peau était pâle et étrange, une peau qui faisait penser à du parchemin.

L'anamnèse permit d'aborder un élément particulier de la grossesse, un fœtus jumeau était mort durant cette grossesse. Il s'était fossilisé, le fœtus vivant ne risquait rien pour sa santé pas plus que la mère. Le fœtus mort et l'enfant vivant avaient cohabités durant des mois dans le même ventre.

L'enfant vivant de huit ans, semblait se vivre partiellement mort.

A peu près à la même période, dans les années quatre-vingt, un jeune homme d'un peu plus de vingt ans était venu demander de l'aide pour ne plus souffrir d'angoisses et y comprendre quelque chose à sa vie dont certaines actions le dépassaient complètement.

Il sortait de prison pour avoir participé à une « ratonnade », terme qu'il utilisait pour nommer des expéditions punitives contre les maghrébins. Son nom et son prénom avaient été mentionnés dans les journaux pendant et après le procès.

Il parlait longuement des mois passés en prison, des sévices qu'il avait subis par les autres prisonniers. Ils lui avaient fait payer ses actes racistes. Il parlait souvent du jour où ils lui avaient cassé le bras.

Il trouva que son objectif caché avait été que son nom et son prénom s'inscrivent à nouveau dans les journaux.

En effet, dans l'année de ses 16 ans son frère s'était tué dans un accident de moto.

Il y avait eu une erreur. « On » s'était trompé de prénom et c'était le sien de prénom qui avait été écrit dans le journal local à la rubrique nécrologique.

Sa mort avait été inscrite. Pour la désinscrire et afficher symboliquement sa vie, il était passé par un statut de délinquant, statut qui lui avait assuré cette réinscription parmi les vivants. Le malentendu devait être dissipé pour qu'il puisse reprendre le cours de sa vie.

Le dernier cas que je vais évoquer c'est celui d'« un petit garçon pour l'éternité » qui voulait que la vie se plie à lui. Quand on l'a confié à l'équipe dont je faisais partie, il avait une douzaine d'années. Confronté à la frustration, il se donnait en spectacle. Je me souviens qu'il entourait agressivement de ses bras les plantes, les arbustes et même les arbres. De toutes ses forces et dans des cris de rage il essayait de les déraciner. Il essayait de faire la même chose avec les essuie glaces des voitures. Ne pouvant les arracher, il en tordait des rangées entières sur des voitures stationnées. Un jour il avait bondi avec un poignard sur le camarade qui la veille, s'était moqué de lui.

Grande susceptibilité et incapacité à supporter les contraintes. Vie faite de béquilles, alcools et drogues diverses, par la suite. Jeune adulte, Il eut une alerte cardiaque, alerte qui lui donna plus envie encore de refuser et de rejeter toute ordonnance, la seconde manifestation cardiaque, peu de temps plus tard, fut décisive, il est mort dans sa trente quatrième année.

Désordres dans l'espace et du coup, désordre topologique dans la direction lacanienne, pourrait-on dire, dans les trois cas. Le fœtus mort ne devait pas se trouver à côté du fœtus vivant, le prénom du vivant dans le journal était à la place de celui du mort et enfin, le petit garçon pour l'éternité qui voulait rester dans l'espace d'un moi idéal utilisait une place imaginaire de toute puissance incompatible avec la réalité de la vie.

Au niveau du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, il y aurait des places à respecter et donc un ordre auquel se soumettre pour vivre à sa place, mourir à sa place, dans la connivence du groupe qui aurait déterminé cette ordonnance.

Nous avons évoqué l'ordre que ce jeune avait voulu mettre en participant à une ratonnade. Ordre pour rétablir la vie dans le symbo-

lique, son nom et son prénom inscrits dans les journaux à une page pour les vivants.

On peut extrapoler la ratonnade aux violences exercées à l'encontre d'individus dans les différentes sociétés à toutes les époques. Toutes ces violences justifiées par leurs auteurs par une raison, une cause, un sens qui serait le bon, pallient en fait à une peur qui serait celle d'une inscription symbolique refusée dans l'ordonnance de la mort.

Ordre de la vie perçu comme un désordre, à impérativement rectifier par la maîtrise d'un ordre violent contrôlable dans la réalité.

Plus généralement met- on de l'ordre, toutes sortes d'ordres pour pallier la peur de la mort voire exprimer un refus de la mort ? L'être humain, serait-il dans la nécessité, pour défier cette peur et en affirmer son refus d'aller jusqu'à détruire des vies ? Vies qui ne seraient pas dans le bon ordre, cet ordre subjectif et impérieux qui permettrait de voiler le problème non résolu et non résoluble ?

Dans la mythologie grecque, Zeus met fin au désordre, au chaos distillé par son père Cronos qui engloutissait ses enfants dès leur naissance. Il relègue Cronos dans les fin fonds de la terre et les hommes pourront ainsi sauvegarder leurs progénitures. Progénitures, qui seront bien évidemment et malgré tout englouties par Cronos mais en temps voulu après qu'ils aient eu le temps de vivre dans l'ordonnance familiale proposée en exemple par l'Olympe.

La mort en son temps, la mort en solitaire aussi, sans dieu ni foi, chez les grecs, comme Ulysse l'avait choisie en refusant l'offrande de Calypso qui lui proposait l'immortalité.

Mort sans foi ni dieu mais la mort avec une descendance, et pour les meilleurs, la mort avec la gloire comme pour tous les héros grecs de l'antiquité, Achille, Hector et bien d'autres encore.

Nous n'en sommes pas loin du tout de cet ordre là.

Nous avons l'ordre laïc proposé après la révolution française de 1789. Voici ce que vous pouvez lire à Nice sur le monument aux morts de Rauba Capeu.

« Souvenez-vous des œuvres que nos pères ont accomplies de leur temps et vous recevrez une gloire et un nom immortel ». « La ville de Nice à ses morts pour la France ».

Il s'agit de l'immortalité symbolique, celle du père mort qui instaure l'ordre patriarcal et le perpétue.

Il n'y a qu'un pas à faire pour se trouver dans l'ordre proposé par ce que Lacan appelle *la vraie religion* c'est-à-dire la religion catholique romaine.

Le pape durant son séjour à Lourdes durant l'été 2008 a dit, « *Il y a des souffrances que l'homme ne peut affronter sans la grâce de dieu* ».

La grâce de Dieu se construit et se récupère sur des fondations bien ordonnées contenues dans la genèse, fondations communes aux trois monothéismes.

Jacques Brill dans son livre de 1984, intitulé *Lilith* et édité chez Payot s'intéresse durant plus de deux cents pages à ce démon femelle du même nom, profanatrice de la semence humaine, dévoreuse d'enfants, sorcière démoniaque, reine des démons, identifiée à d'autres

figures féminines comme la reine de Saba ou Médée. Cette Lilith inspiratrice de nombreux écrivains, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Anatole France, Anaïs Nin et bien d'autres de part le monde, n'est mentionnée qu'une fois dans la bible en Isaïe, 34,14.

Elle est cependant longuement évoquée dans un livre kabbalistique, « *l'alphabet de ben Sirah* ». Jacques Brill y rencontre deux versions de la naissance de l'homme et de la femme. Dans l'une de ces versions, la femme a été créée en même temps que l'homme et non pas ultérieurement, à partir d'une côte d'Adam. De plus c'est Lilith qui est décrite comme la première compagne d'Adam. Contexte où il y avait égalité des droits entre l'homme et la femme. Cependant,

« *Un conflit naquit à partir de la manière dont ils feraient l'amour, (dessus dessous) les positions respectives de l'un et de l'autre dissimulant de façon symbolique le conflit latent des prétentions à la suprématie sociale.* » (p.71).

Après maintes péripéties, c'est Ève qui est donnée à Adam en secondes noces.

Voici donc cet ordre, ordre dans la société que propose la religion, ordre sensé, orientée vers une sexualité métaphorique de

« *L'avènement d'une ère du pouvoir économique, politique et religieux exclusivement mâle* ». (P.124).

De la genèse à la rue et au trottoir, il y a un rapport, il concerne encore le sexe et les différentes manières dont il peut fonctionner. Je promène dans les rues niçoises une chienne. Cette merveille origininaire du Tibet favorise les rencontres avec d'autres maîtres de quadrupèdes. Il y a une question récidivante qui me fait beaucoup rire, on me demande très souvent si c'est un garçon ou une fille. Je réponds que c'est une femelle. Cette question c'est un garçon ou une fille m'a révélé cet espace orthonormé de la rue à l'identique de celui de la genèse. Le rapport sexuel entre les quatre pattes est envisagé avec la même orthodoxie que chez la plupart des humains.

Si durant une grande partie de sa recherche Lacan répète qu'il n'y a pas de rapport sexuel entre les humains, symbolisant ainsi une limite et en même temps l'espace de l'interdit, que ces messieurs — dames propriétaires de chiens répètent, Lacan n'en reste pas à ce credo.

Durant ses derniers séminaires, il nous livre peu à peu le déploiement de son imaginaire, « *l'avènement d'une subjectivité poétique* » nous dit Jean Pierre Gilson dans son ouvrage, *La topologie de Lacan* (éd. Balzac, 1994, p.204).

LACAN

1 — *La topologie et le temps*

C'est dans ce contexte de *subjectivité poétique* que Lacan cite deux fois Lilith dans son séminaire des années 78-79, *La topologie et le temps*.

Dans sa séance du 9 janvier, il évoque la possibilité d'un troisième sexe, je le cite, parlant de ce troisième sexe, « *c'est ce qui est évoqué dans la doublure d'Ève, à savoir Lilith* ». Lilith, représentante de ce troisième sexe, c'est-à-dire, comme nous venons de le trouver chez

Jacques Brill, une femme qui revendique l'égalité politique et sociale, une femme qui propose un certain désordre voire un désordre certain. Le sexe a peu à voir avec la sexualité mais avec RSI, c'est ce que Lacan aborde toujours dans la leçon du 9 janvier, « *il n'y a pas de rapport sexuel parce qu'il y a un I un S et un R, c'est ce que je n'ai pas osé dire* ».

Élément nouveau qui fait entendre un discours connu mais avec un rajout consistant, lorsque deux corps se rencontrent c'est l'Imaginaire et le Symbolique qui recouvrent un Réel impossible et inaccessible à atteindre. C'est l'Imaginaire développé tout au long du temps et drapé de symbolique qui recouvrent le Réel et entravent un rapport dit sexuel. Autre manière de dire que ce rapport ne saurait donner de l'un, bien sûr, cela nous a été dit depuis longtemps, mais nouvelle formulation qui signifie aussi que ce rapport qui ne pourrait ne passer que par le fantasme dans une construction du symbolique. « *Il n'y a pas de rapport sexuel* », on ne pourrait pas en sortir même s'il était question de changer d'imaginaire dans un symbolique nouveau.

Mais c'est dit, ce qui gère le sexuel c'est le sens qu'on lui donne.

Un sens a été pris, celui de la genèse.

C'est pour cela que Lacan reviendra sur ce troisième sexe dans la leçon suivante du 16 janvier, « *Ce troisième sexe ne peut pas subsister en présence des deux autres* ».

Effectivement, quelle peut être la place de Lilith à côté d'Adam et d'Ève si Ève et Adam ne laissent pas une place imaginaire à d'autres éclairages ? On a longtemps imaginé qu'elle était impossible cette place, d'autant plus que dans les années quatre-vingt, ça ordonnait rigide, du côté de la psychanalyse, Nasio toujours dans ce séminaire, *la topologie et le temps*, invité par Lacan, définit l'enfant merveilleux de la psychanalyse, il dit ceci, « *celui qui parle et pense avec les mots du père attiré par la jouissance de la mère* », mots pris au pied de la lettre par certains psy de tout bord, qui voulaient introduire un ordre pour lire certaines souffrances chez l'enfant.

Ordre qui provoqua ici à Nice dans ces années là une révolte de mères d'enfants handicapés, psychotiques et autistes qui en avaient assez d'être placées au banc des accusés, les mères dites responsables, de la maladie de leurs enfants, ces mères, les Lilith des années quatre-vingt.

Cet ordre bien heureusement n'a pas recouvert tous les vivants et le couple Adam-Eve n'est pas resté la seule ordonnance possible.

Mais, il faut le noter, c'est bien parce qu'ils ou elles n'arrivent pas à faire avec cette ordonnance là qu'une partie des humains consultent les psychanalystes.

Lacan laisse dire Nasio et d'autres dans ses séminaires de cette époque, « *C'est à vous d'être lacaniens, si vous voulez, dira-t-il dans La dissolution, le 15 juillet 1980 à Caracas, moi je suis Freudien* » ce qui est une manière de dire que lui, sans s'arrêter à des phases antérieures de sa recherche personnelle, il continue son exploration et il propose un autre éclairage, celui de son présent et de sa recherche actuelle.

Il s'agit de la mise au premier rang de la consistance imaginaire. Consistance imaginaire qu'il situe à la base de tous les raisonnements logiques. Il dit qu'à l'origine de toute théorie, de tout raisonnement il y a un imaginaire au travail. Pour lui la topologie est imaginaire, « *elle*

n'a pris son développement qu'avec l'imagination », (19-12-79). Le 1-9-79, il dit « *Ce que l'imaginaire fait, il imagine le Réel* ». Donc si le Réel est inaccessible, l'imaginaire lui a la possibilité de le recouvrir de différentes manières et c'est ici que la place du psychanalyste peut se définir comme permettant l'ouverture de la dynamique de cet imaginaire.

2 — *Le sinthome.*

Cette orientation de Lacan a démarré dans le séminaire de 75-76, *Le sinthome*.

Déjà, il disait, « *j'ai inventé le Réel, il peut faire tenir I et S c'est mon symptôme. Ce Réel est ma réponse symptomatique* » (p. 132 éd. Seuil). Plus loin (P.137), très explicitement il définit son travail comme ce qu'il en est de son ordre à lui, de son ordonnance tout à fait personnelle, quant à sa manière de faire avec sa vie et sa mort, je le cite encore « *je parle du Réel comme impossible dans la mesure où je crois justement que le Réel-enfin, je crois, si c'est mon symptôme, dites-le moi-le Réel est, il faut bien le dire, sans loi. Le vrai réel implique l'absence de Loi. Le Réel n'a pas d'ordre* ».

Et c'est à cette époque que Lacan pose l'art à une place autre, privilégiée et à atteindre puisque comme sinthome, l'art ne se préoccupe de la vérité que pour la déjouer. Dit autrement, en créant son propre monde, le créateur n'a plus à s'occuper d'un espace dont il reste fondamentalement ignorant puisqu'il ne saura jamais rien du début du début et de la fin de la fin.

Lacan amène tout doucement un ordre différent, celui de l'artiste, face à sa création.

Est-ce que la psychanalyse ne serait pas une création à deux, l'analyste campant à partir d'un discours potentiellement créatif, donnerait la possibilité à son analysant l'accès à la révélation de sa propre créativité ?

3 — *L'insu que sait de l'une bévue s'aile la mourre.*

Cette orientation s'affine dans le séminaire suivant de 76-77, *L'insu que sait de l'une bévue, s'aile la mourre*. Il affirme l'importance de l'équivoque dans l'interprétation, Il souligne la duplicité du grand Autre, la duplicité du signifiant c'est la même chose dit-il et donc la nécessité d'une parole pleine qui ne peut être que faite de duplicité. C'est dans ce séminaire qu'il dit que la vérité est poétique et qu'il regrette, lui Lacan de ne pas être « *poète-assez* ». C'est encore dans ce séminaire qu'il dit que « *le discours sert à ordonner* » et que « *le réveil c'est le Réel sur son aspect de l'impossible* » (p. 118, version ALI)

Le Réel est bel et bien recouvert par un discours et ce discours produit un ordre, les discours produisent des ordres, résultat(s) d'une mise en action, d'une mise en œuvre de l'imaginaire et donc d'une subjectivité qui n'a rien à voir avec une vérité.

Nous sommes je le répète en 76-77, au même moment, d'autres chercheurs se trouvent sur la même piste. Michel Foucault qui va mourir trois ans après Lacan, en 84, dit qu'il y a une vérité selon les époques, qu'il y a un discours invisible derrière toute pensée et que nous sommes toujours prisonnier dans notre histoire, dans notre temps.

Paul Veyne dans son ouvrage paru dernièrement, *Foucault. Sa pensée, sa personne*, chez Albin Michel, utilise longuement et régulièrement la métaphore du bocal pour expliquer le travail de Foucault à

mettre en évidence le bocal à l'intérieur duquel l'individu est pris et la nécessité de dire quelque chose sans être coincé à l'intérieur. Foucault ne constate que des subjectivités sans fin qui interprètent les choses sans fin et que de ce fait, l'objectivité est impossible. Il y a effectivement un achoppement, le constat d'un impossible, que certains contournent en posant un ordre constitué d'un pouvoir et d'un savoir, pouvoir et savoir dont le travail de Foucault a été de montrer le couplage pour en déjouer l'utilisation faite dans les sociétés au nom d'une vérité. Son œuvre est en fait la recherche du pourquoi la vérité est elle si peu juste, si peu vraie ?

C'est le moment de reprendre les cas cliniques du début de l'exposé et avec du recul de poser les questions suivantes concernant l'ordre :

L'enfant à la peau parcheminé, qui semblait vivre à demi, continuait-il à vivre son deuil de son jumeau en raison d'une certaine prise en compte de cette présence ou vivait-il le deuil, tout aussi non résolu, que les parents avaient refoulé ?

Le jeune adulte dont « on » avait confondu le prénom, qui est ce « on » qui était à l'origine de l'erreur, celui qui avait proposé son prénom pour la mort ? Recherchait-il ce jeune adulte une inscription dans le journal ou dans la famille qui l'avait désigné comme mort ?

Enfin, « l'enfant pour l'éternité », n'avait-il pas pu rentrer dans la réalité de la vie ou avait-il cru à ce qu'on lui avait laissé entendre, c'est à dire qu'il ne pouvait y entrer dans cette vie ?

4 – *le moment de conclure*

Je continue la lecture chronologique des derniers séminaires, dans *le moment de conclure*, séminaire de 77-78, le rapport intime de Lacan à son enseignement, le déploiement de son imaginaire se précise encore. Il dit, « *je ne trouve pas, je cherche* ». (p. 67, version ALI). Il convient qu'il travaille autour de « *l'impossible à dire* » et que ce qui reste comme voie solidement praticable, c'est l'équivoque. « *Nous avons besoin de l'équivoque, c'est la définition de l'analyse* ». (p. 10.).

Le reste s'estompe. Les orientations théoriques précédentes s'assouplissent ou restent à l'écart car « *le mystère du monde reste absolument entier* » dit-il. (P. 26.).

Ce qui s'assouplit surtout et continue à se désorienter, c'est la piste concernant le sexuel.

Lacan évoque tout d'abord Freud, posant ses postulats, comme nous l'avons mentionné plus haut, comme l'expression d'un imaginaire, un éclairage, alors qu'il y aurait pu en avoir d'autres.

Freud dit il a fabulé autour de l'hystérie et c'est un fait d'histoire c'est-à-dire rien de plus que la production d'un fantasme, comme la poésie, même si Freud a bien senti ce que c'est que l'hystérie.

Il écrit page 103 « *L'analyse est une magie qui n'a de support que le fait que, certes, il n'y a pas de rapport sexuel, mais que les pensées s'orientent, se cristallisent sur ce que Freud imprudemment a appelé le complexe d'œdipe* ».

« *Mais rien ne dit que quelque chose mérite d'être appelée pulsion avec cette inflexion qui la réduit à être sexuelle* ». (P.14).

Par contre il va souligner l'importance de la pulsion de mort à laquelle est spécialement liée la science et la vie même puisque la vie continue « grâce au fait de la reproduction liée au fantasme ». (P.27). Traduction, on fait des enfants car on veut une vie après la mort.

Second élément nouveau, « Ce qui dans le sexuel, importe, c'est le comique ». (P.14).

Il reprochera à Freud de s'être inspiré d'une tragédie, pour échafauder le complexe d'œdipe alors qu'il aurait pu s'inspirer d'une comédie. Et il rajoute page 32, « ce qui me semble matériellement abusif, c'est d'avoir imputé tellement de matière au sexe. »

Je continue à suivre Lacan dans son fascinant déchaînement d'idées, l'équivoque et la poésie, sont pointés ici à nouveau comme deux outils fondamentaux du psychanalyste, celui qui est « supposé savoir lire autrement », dit-il (P.36.), il dit aussi que la psychanalyse est une pratique de bavardage, mais et je cite, « Aucun bavardage n'est sans risque ». Il continue son idée, ouvrant des interrogations multiples, ouvrant des boîtes comme les poupées russes.

La psychanalyse dit quelque chose et ce « dire a quelque chose à faire avec le temps ». Déroulement qui semble ne plus finir et ouvrir un infini. Je cite :

« L'absence de temps — c'est quelque chose qu'on rêve — c'est ce qu'on appelle l'éternité. Et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort. » (P.10).

Pour paraphraser, la vie est un sommeil dans lequel on rêve et l'inconscient c'est une constante qui nous révèle cet état hypnotique et l'existence d'un autre espace.

L'objet manquant cité ici, c'est l'éternité. L'éternité c'est le trou dans le réel et non plus le sexuel.

C'est la thèse que j'ai trouvée et à laquelle j'ai adhéré dans l'ouvrage, « Freud, Lacan, quel avenir... ? » Paru en 2007 chez L'Harmattan. Élisabeth Godard et Jean Pierre Benard qui en sont les auteurs, nous disent que le temps, c'est la vie avec comme point final la mort. Et ils citent Lacan, « le point d'interrogation [...] a sa réponse pour tout tétume un. J'écrirais ça l'amort. ». (P.40 du séminaire *Le moment de conclure*).

Après une démonstration précisément et longuement construite, cinq cent trois pages savoureuses, Benard et Godard concluent que le premier temps de fabrication des mythes, de tous les mythes serait une production qui aurait pour but d'effacer la mort.

Le sexuel dans la psychanalyse serait donc un bouchon, un bouchon destiné à boucher le trou dans le Réel, le Réel étant l'idée de mort.

Tous ces désirs de mettre de l'ordre et d'imposer des ordres serviraient donc à palier à la difficulté posée par la mort. Ces ordres seraient des malentendus et ici je pense à une lettre écrite par Lacan en juin 1980, intitulée *Le malentendu* et qui fait partie de son dernier séminaire de 1979-1980, *Dissolution*.

5 – *La dissolution*.

Le XXVII^e et dernier séminaire de Lacan est nommé *Dissolution*, généralisation à posteriori de la lettre de dissolution de son école,

datée du 5 janvier 1980. Cette dissolution c'est la « *dis – la solution* », on pourrait préciser, la « dite solution » ou « la solution dite », ou encore la bonne solution pour lui, Jacques Lacan, pour l'avenir après son école et pour les psychanalystes présents et futurs.

Voici ce que j'ai repéré dans ce dernier séminaire.

Tout d'abord, Lacan part de la base sur laquelle toute la construction psychanalytique va se construire, le verbe est inconscient et de cet endroit fondamental, il pose que tout ce qui est dit est mal-entendu, en deux mots, et aussi en un mot *malentendu*. On naît malentendu. Nous, les *parlêtres* nous ne nous entendons pas, nous ne parlons pas la même langue.

Je cite un passage de la lettre de juin 1980 incluse dans ce dernier séminaire.

« *Le parlêtre en question se répartit en général en deux parlants qui ne parlent pas la même langue. Deux qui ne s'entendent pas parler. Deux qui ne s'entendent pas tout court. Deux qui se conjurent pour la reproduction, mais d'un malentendu accompli, véhiculera avec la dite reproduction* ».

A partir de ce fait central qui impose un recouvrement de ce malentendu par le sens comme axe erroné de communication, voilage privilégié, il en montre les impasses dont la religion en est passée maîtresse en la matière. Il nous dit que « *la religion est le gîte originel du sens, j'essaye d'aller là contre, pour que la psychanalyse ne soit pas une religion* »

Le sens est un ordre, ordre proposé et utilisé par les religieux.

Là, apparaît le second point, c'est que le sens produit de la hiérarchie et qu'à l'inverse, « *la hiérarchie ne se soutient que de gérer le sens, c'est pourquoi je ne mets aucun responsable en selle sur la Cause Freudienne. C'est sur le tourbillon que je compte. Et, je dois le dire, sur les ressources de doctrines accumulées dans mon enseignement* » (Lettre à M. A, 18 03 80). Du coup, une organisation psychanalytique hiérarchisée ne peut que se détourner de son axe central qui est de travailler autour du malentendu. La psychanalyse doit assumer et soutenir le malentendu qui ne peut-être dissipé. Il est intéressant que cette lettre, *le malentendu*, soit la réponse à Françoise Dolto qui avait fait part à Lacan que pour elle, la dissolution de l'école était un malentendu. Preuve indéniable que l'on peut être d'excellents cliniciens tout en ayant des divergences théoriques fondamentales.

La théorie du signifiant peut elle aussi se faire religion si elle est aux mains de la hiérarchie et donc forcément dérivée du côté du sens.

C'est pour cela que Lacan affirme et soutient ce qu'il appelle son échec, il dit s'être embrouillé tout en disant qu'il s'agit de persévérer, ce qui s'écrit bien sûr « *père sévère* ».

Que nous dit-il avec sévérité ? Il dit que le psychanalyste doit être hors sens et que cette place impose l'échec du sens mais la réussite d'une autre approche qui est celle de toujours chercher et de donner par ce spectacle, la possibilité à d'autres de venir se lover dans ce qui a été suggéré au travers de cette absence de sens.

C'est pour cela encore que Lacan dira « *mes écrits je ne les ai pas écrits pour qu'on les comprenne, je les ai écrits pour qu'on les lise [...] ça fait quelque chose aux sens* ». (Le triomphe de la religion, Seuil, 2005, Rome, 29 10 1974). c'est-à-dire pour que sa pensée en pâture soit un espace d'inspiration pour les générations futures de psychanalystes.

ORIENTATION EN PLEINE OPPOSITION A TOUT DOGMATISME.

Enfin, pour finir, je vais aborder ce que j'ai perçu de la solution lacanienne quant à sa dissolution personnelle, dissolution corps et bien.

« L'Autre manque. Ça me fait drôle à moi aussi-Je tiens le coup pourtant, ce qui vous épate, mais je ne le fais pas pour cela » (26 01 80, texte site net GAOGOA.)

Il s'agit du grand Autre, exclu de son espace psychique sous la forme d'un dieu, Lacan ne rejoint-il pas ici les héros grecs mentionnés plus haut, sans foi ni dieu ?

Et plus loin, il dira encore, autour du grand Autre, jouant avec la duplicité et usant de l'équivoque, *« s'il arrive que je m'en aille, dites vous que c'est afin d'être Autre enfin. On peut se contenter d'être Autre comme tout le monde, après une vie passée à vouloir l'être malgré la loi ».*

Équivoque et duplicité dans la solution de Lacan qui est l'invention et sa transmission. Une œuvre que l'on transmet, une trace. Un pot vide qui deviendra un signifiant qui transmettra le désir. Le signifiant, transmetteur de plaisir.

Pour mettre un point final à cet exposé, on pourrait poser l'idée que l'analyste existe dans une société et une époque qui tient un discours subjectif qui concerne la mort. La fonction de ce psychanalyste serait de repérer l'existence de ce discours car le rapport, dans la cure, du psychanalyste à l'analysant ou l'analysante, dépendrait du rapport de l'analyste à sa propre mort.